

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 73 (1934)
Heft: 40

Artikel: La Suisse s'habille
Autor: Ransan, André
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-226017>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 14.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



CONTEUR VAUDOIS

FONDÉ PAR L. MONNET ET H. RENOÛ
Journal de la Suisse romande paraissant le samedi

Rédaction et Administration :
Pache-Varidel & Bron
Lausanne

ABONNEMENT :
Suisse, un an 6 fr.
Compte de chèques II. 1160

ANNONCES :
Administration du Conteur
Pré-du-Marohé, Lausanne



LO NOVI

RIN ài-vo dza bu dào novî? Te possibllio que l'è bon. Po onna crâna gottâ, l'è onna crâna et finna gotta. Lo 65 vâo quâsu ître dào penatset dè coûte. Clli 1934, l'è dào mâ; vo djuro que l'è dào mâ quand vo dècheint avau la coraïlle, et la guierguetta sè met à tsantâ tota soletta ein aprî. Mâ, on iâdzo avau, pouôro z'ami! l'è on remîdo: vo cheïnte l'estoma que lè tota retsâodâie; lo fêdzo que sè goncllie de dzoûio; lo veïntro que vo bourgate de bounheu et que seïmbllie vo dere: « Oncora! oncôra bin mè! onn' eingosalâie, quemet quand on eingrandze! » Lè pormon sant tot vedzet et, po fini, la tîta vo vîre de plliézi.

Redzoï-vo dan, gormand! Quïna gotta po vouôtrè potte que sè sarant jamé vusse d'onna parâire!... Redzoï-vo, djuviâdo de guellie! l'è on vin à fêre nâo tî lè coup et à vo fotre avau aprî!... Redjoï-vo, carbatîé! vouôtrè tsaland n'arant jamé ètâ atant benhirâo, tsî-vo! L'er-dzeïnt va vo tsesî dein vouôtrè catse-maïlle quemet lè motse l'âoton; tot ein on iâdzo... Redzoï-vo, martchand de vin! de stisse fêde-no z'eïn pi et pas pou! Rafonçade, sarâi adî prâo foo.

Et po sti an, lâi arâ pas fauta d'eïn bâire trâo po ître eïmbryî on bocon. N'è pas dào vin que vâo dessoulâ. Trâi déci, dâi bon trâi déci, quemet clliâo que à Tourdzon, voliant fêre l'affêre.

Clli Tourdzon, l'ètâi braquâ hier à né vè la baragne d'amont dào velâdzo. Coudhîve la teni à la brachâ po ne pas s'ètâidre. L'arâi bin voliu retormâ à son ortô, mâ sein la baragna lâi avâi pas moïan.

— Eh bin! lâi fâ on camerardo. L'affêre va pas bin?

— Quecha, pardieu! que repond. Seulameïnt lè tsambe voudran allâ tote lè duve ein on iâdzo lè prenîre... et pu la tîta lè vâo dèvançî... Te comprend? Et tot parâi n'è rein bin que tràî déci... oi! tràî bon déci...

— Tràî déci! tràî déci!... Dis-vâi, tè que t'î on ami, on vilhio camerardo, bâille-mè vâi l'adresse de clli cabaret que vo servant dâi tràî déci dinse.

Ah! clli treïnte-quatro! vin à vève! vin à batsî! vin à fêre lutsèhi et à tsantâ:

Voliâi-vo gottâ 'na gotta,
Onna gotta dè colon?
Ne fâ pas fêre la potta.
N'è-te pas que l'è dào bon?
L'è dào mâ,
Vâi ma fâ!

Foudrà bin comptâ lè verro,
N'eïn foudrà bâire que trà.

No fareïn
Dâo bon vin.

Vâo ringâ lè plliè solido
Foudrà que sè tîgnant bin.

Marc à Louis.

Revers de la médaille. — L'optimiste. — Je me demande pourquoi que tu fais une figure pareille. Dans la vie, il faut toujours regarder le côté gai des choses. Le pessimiste. — Eh bien! toi qui es si malin, dis-moi un peu quel est le côté gai d'une rage de dents!



LA SUISSE S'HABILLE

NOUS reproduisons avec plaisir un article paru dans *Candide* sur la Fête des Costumes suisses, à Montreux.

Le voici :

A une époque où le monde entier se déshabille, je veux dire où le nudisme fait fureur, il est, semble-t-il, quelque peu paradoxal de se draper dans la laine ou le coton, voire dans la soie, de s'enrubanner, de se décorer en somme des pieds à la tête. Car, lorsque nous disons que la Suisse s'habille, il faut comprendre ce souci vestimentaire dans le sens où nous l'entendons quand, à propos d'un dîner ou d'une soirée, nous demandons :

— Doit-on s'habiller?

C'est-à-dire, doit-on se faire beau, se faire chic? A cette question, la Suisse, sans hésiter, a répondu « oui », à l'unanimité.

— Non par coquetterie, m'ont déclaré les promoteurs du mouvement « costumier », mais plutôt pour ressusciter la plus noble des traditions: celle des vieux costumes.

Certes, il était temps. Car les chers vieux costumes des aïeux avaient, comme le reste, une fâcheuse tendance à se moderniser, autrement dit à s'incliner vers le veston cintré et les robes fourreaux. Mais déjà le péril est conjuré. Depuis six ans, la « Fête nationale des costumes suisses », qui se répète tous les trois ans, et chaque fois dans une ville différente, a réveillé dans l'âme populaire le goût des anciens atours.

Cette année, c'est Montreux qui, avec sa munificence habituelle, a eu l'honneur de mettre en lumière les vénérables vestiaires de la grande famille helvétique.

Deux journées de charme et de poésie.

::

On dit que l'habit ne fait pas le moine. Après un tel déploiement de vestes, de culottes, de coiffes, de corsages, on ne peut nier que le costume ne fasse la Suisse. En effet, vingt-cinq Etats ou cantons, de Vaud à Fribourg, en passant par Genève, le Valais, le Tessin, Bâle, Zurich, Lucerne, etc..., avaient été délégués à nos fêtes, au total quatre mille participants. Or, chaque village, chaque vallée, possède sa garde-robe personnelle. C'est donc, au bas mot, plus de deux cents variétés de costumes qui ont été offertes à notre admiration. Et c'est précisément cette prodigieuse diversité qui permettra tout à l'heure à M. Pilet-Golaz, le fin et éloquent président de la Confédération helvétique, de s'écrier, non sans émotion :

— Le moindre de ces costumes rappelle un coin de notre sol, et, dans leur ensemble, c'est notre patrie, une et indivisible, qui défile sous nos yeux!

Et quel défilé! Nos couturiers parisiens, aussi grands seigneurs qu'ils soient, ne disposent pour leurs présentations que d'une estrade et de

quelques salons. Les couturiers suisses, plus gâtés, avaient réquisitionné toute l'admirable baie de Montreux, c'est-à-dire plusieurs kilomètres de quais, avec, d'un côté, les montagnes, habillées de vert, de l'autre, le Léman, habillé de bleu, sans oublier le ciel, paré lui aussi des ors d'un soleil éblouissant...

Déjà, comme cadre, un magnifique poème.

Pour me piloter, tout au long de cette apothéose, j'avais la chance d'avoir près de moi M. Vogelsang, du service de la presse. Vogelsang? Traduisez, je vous prie: chant d'oiseau.

— Voyez, me fait-il observer, chaque délégation n'a pas apporté seulement ses costumes, mais aussi les produits de sa terre, les fruits de son travail.

Hommage vivant à l'agriculture! Touchants témoignages du labeur quotidien! En effet, aux milliers de coiffures, papillons multicolores, aux larges chapeaux de paille, véritables jardins en fleurs, aux tabliers, aux châles, aux robes lourdes de broderies savantes, se mêlent, comme autant d'oriflammes, guirlandes de carottes, de pommes, de haricots couronnes de tomates et d'oignons; treilles croulantes de grappes; charrettes de choux-fleurs, de châtaignes, betteraves, de foin. Tout ce vaste monde comestible vêtu des plus fraîches couleurs...

Gruyère et Emmenthal pouvaient-ils s'abstenir d'apporter leurs fromages? Ils sont là, fidèles au poste, ronds et gras, portant sur leur croûte dorée leurs initiales et leur date de naissance...

Et pourquoi les instruments de travail ne seraient-ils pas eux aussi à l'honneur? Défilez donc, rouets, métiers à tisser, barattes, luges de schliteurs, bêches, rateaux, brouettes...

— Un vrai déménagement, quoi! remarque un petit espègle.

Mais la fête est-elle complète? Allons donc! Les animaux domestiques eux-mêmes ont tenu à rehausser de leur présence la brillante manifestation. Et voici que s'avancent, un peu hautains, indifférents aux ovations: bœufs graves et lents, vaches brunes et rousses, chèvres noires et blanches, mulets, brebis, béliers, chiens, chevaux...

— Dans le costume de leurs ancêtres, affirme un Vaudois pince-sans-rire.

Eh bien! pour mon compte, ce que je trouve d'étonnant, de miraculeux dans un tel cortège, c'est que, pas un instant, il ne tombe dans la mascarade, ni même dans la kermesse. Cette évocation des différents aspects du peuple suisse, ce raccourci chatoyant du folklore national gardent dans leur pittoresque et leur entrain, la plus belle des dignités.

Pourtant, j'aperçois soudain un grand gaillard qui porte solennellement sur sa tête une paire de gigantesques cornes de bœuf. L'effet est saisissant. Et comme je souris, M. Chant-d'Oiseau me glisse :

— Ce n'est pas ce que vous pensez. La corne suisse, c'est le cor des aïeux qui appelait les hommes au combat. C'est un symbole national.

Elle n'est pas la seule. Car voici enfin celui que tous les cœurs appelaient: Guillaume Tell, le légendaire barbu, avec ses attributs inséparables: son fils, son arbalète et la fameuse pomme traversée d'une flèche...

Et clôturant l'immense défilé, le petit village de Küsnacht où, jadis, Tell tua Gessler.

— Savez-vous ce que signifie Küsnacht? me

demande M. Chant-d'Oiseau. Küsnacht, littéralement : Nuit de baisers.

Hé ! Hé ! Voilà que le poème se corse... « Où allez-vous en vacances, cette année ? — A Nuit de baisers, cher ami. »

Aussi embrassons-nous de baisser le rideau...

D'ailleurs, il se lève déjà sur les diverses manifestations théâtrales qui, elles, il faut le proclamer, sont d'une décence et d'une chasteté exceptionnelles.

Que ce soit, en effet, sur la vaste place du Marché, sous les yeux de huit mille spectateurs enthousiastes ou sur la Petite Scène du ravissant jardin anglais, ce ne sont que chœurs, soli, duos, où ne s'expriment que des sentiments d'une pureté à toute épreuve. Amour, rime avec toujours, cœur avec bonheur, mais jamais, au grand jamais, Léman ne rimera avec amant. De même pour les danses, qui ressemblent plutôt à des rondeaux, des farandoles, tous divertissements permis dans les récréations de patronages et de pensionnats.

Ah ! que cela nous change, avec plaisir, de nos rumbas mondaines et autres tortillements singuliers, plus ou moins iroquois ou patagons.

— Sur tout, me recommande-t-on, ne manquez pas le « Jeu Nocturne ».

Le « Jeu Nocturne » ? Après la Nuit de baisers, j'ai tressailli. J'avais tort. Il ne s'agit encore que d'un innocent spectacle. Car, ce que nous, nous appelions, banalement « matinée » ou « soirée », ici, on le nomme « jeu diurne » et « jeu nocturne ». Je vous le disais : les Suisses sont des poètes. *André Rensan.*

GROSSIR ?... MAIGRIR ?...

LA mode est aux ronds, et pour être élégante, il faut être grassouillette... Toutes les femmes répètent cela à leurs amies, à leurs voisines, mais chacune d'elles s'applique, en particulier, à rester sveltes... sans y parvenir d'ailleurs.

Et voici qu'un médecin anglais vient de jeter l'affollement parmi toutes les malheureuses qui se condamnent à toutes sortes de régimes aussi vains que ridicules.

— Des régimes !... s'exclame le docteur anglais. Les femmes se figurent qu'elles en suivent ! Mais je n'en connais pas une qui soit capable de le faire. Elles s'en donnent l'illusion tout simplement et se font une existence impossible. Par exemple, elles mangent du pain grillé en croyant que cela fait maigrir. Mais elles y mettent du beurre qui les fait engraisser dix fois plus que si elles le mettaient sur du pain frais ! Elles ne mangent pas de pommes de terre, croyant que cela fait grossir ! Or, les pommes de terre constituent un aliment poreux et retenant l'eau, ce qui est un facteur d'amaigrissement.

Alors quoi ?

Ne vous inquiétez pas trop, Madame, de corriger la silhouette que vous a donnée la nature. Et pour éviter un embonpoint excessif... mangez à votre faim et faites un peu d'exercice... Mais cela, c'est tellement fatigant, n'est-ce pas ?...

LES COMMÈRES

POUR les petites bourgeoises très affairées qui n'ont ni tasses de thé, ni pots à domicile un jour fixe par semaine, et qui s'occupent tout bonnement de leur maison, de leur progéniture et de leurs ravaudages, le marché est une joie véritable. Elles savent à quelle heure exacte y retrouver leurs bonnes amies et n'est-ce pas, puisque ces messieurs vont au cercle tous les soirs, ces dames peuvent bien s'offrir, deux fois par semaine, le luxe d'un tour de marché ? Et les langues, si longtemps au repos, se délient avec une maestria vertigineuse. La grande place grouille et déborde : roulement, remous, charivari, pêle-mêle de couleurs, bourdonnement continu de sons, d'appels, de commérages, scandés par les quarts de l'horloge inexorable, un aboiement criard, la cloche ou la sirène d'un bateau à vapeur, un âne impatient qui braie avec désespoir.

Une fois les paniers consciencieusement rem-

plis, la conversation des ménagères — qui se dévide sans arrêt — arrive au point culminant de son délice. Bien heureuses celles qui ne s'embarassent pas d'une servante aux oreilles trop attentives ! On bavarde, on médite, on claboude éperdument ; l'heure avance, le soleil monte. Les fronts ruissellent, on dénoue les brides des chapeaux, on retire ses gants, on cause encore. En hiver, quand la bise âpre s'engouffre aux jupes et transperce les jaquettes, on cause plus vite, on cause quand même.

Onze heures ! Et les enfants qui vont sortir de l'école, le dîner qui n'est pas commencé ! Sauvons-nous ! La place a l'air de s'agrandir un peu, la foule s'est clairsemée, les acheteuses les plus pressées sont parties avec un joli bouquet juché sur une montagne de fruits et de légumes. Mais au moment de se quitter, les bonnes amies, celles qui ont toujours le temps, trouvent encore cent choses à se dire. Elles ont oublié de se raconter le dernier bobo de leurs enfants, la fuite d'une servante effrontée, un divorce en train de s'élaborer.

— Et puis, et puis la recette de votre fameux soufflé, ma chère ?

— Tiens, c'est vrai, mais malheur ! onze heures et demie. Au revoir, je vous l'enverrai, ou sinon trouvez-vous demain à trois heures à la liquidation du bazar américain. Au moins là nous aurons le temps de causer.

Là-bas, de l'autre côté du lac, les montagnes pâles montent, plus nettes dans la sérénité du ciel, sans que personne ne songe à admirer leur splendeur.

C'est midi.

Pf.

UN MONSIEUR TRÈS CHIC

J'AI pris, il y a quelques jours le train pour Lausanne. Dans le compartiment où j'occupai timidement (car je suis timide par nature) la seule place demeurée libre, trônait un Monsieur très chic, au nez agrémenté d'un binocle en plaqué, à la moustache coupée court à l'américaine, à la tête haute, au verbe et au regard idem.

Ce Monsieur enveloppa d'un coup d'œil rapide ma pauvre personne, puis, suffisamment renseigné sans doute sur mon équivalence financière et mon tempérament intellectuel, il reprit le fil à peine interrompu de son intéressante conversation.

Je dis, dès le premier abord : « intéressante », car j'en jugeai d'après les mines dilatées, les yeux écarquillés et la bouche bée des auditeurs. Mon opinion ne changea point dans la suite. Ces braves gens, qui avaient une figure assez rustique, étaient vraiment suspendus aux lèvres du Monsieur très chic ; ils osaient tout au plus, de temps à autre, élever la voix, un souffle de voix, pour solliciter un éclaircissement ou émettre une approbation ; mais le plus souvent leur admiration les clouait au mutisme.

Je ne pouvais faire moins que joindre mon respect au leur ; je fis appel à toutes mes facultés d'émerveillement, et le Monsieur chic compta bientôt un admirateur de plus.

**

Ce qu'il y avait d'épatant, c'est que ce Monsieur si bien mis pouvait, avec une égale abondance d'élocution et une pareille sûreté de coup d'œil aborder les sujets les plus divers.

De ses lèvres remuant à peine en un pli détaché ou dédaigneux, il laissait tomber, tels des aphonismes, les affirmations les plus nettes et les aperçus les plus larges. Il avait rencontré, la veille le sénateur Dupont ; le jour précédent, il avait dîné chez le ministre Durand ; il devait avoir ce soir même une entrevue assez importante avec le député Dubois. Le financier Untel ne faisait rien sans le consulter, et il épaulait dans ses colossales entreprises l'industriel Telautre.

Comment ne point se sentir, au tréfonds de l'âme, pour un Monsieur si bien lancé, un ravissement quelque peu effaré ?...

C'est qu'il avait, ce Monsieur, des précisions

à vous renverser, une assurance capable de guérir toutes les incrédulités !

Ah ! si on l'avait écouté dans les salons de la haute, on eût évité bien des difficultés intérieures et bien des complications internationales ! C'est ce que l'ambassadeur de France lui répétait encore pas plus loin que la semaine dernière : « Tu avais vu clair, toi », lui avait-il dit ; car il était à « tu » et à « toi » avec l'ambassadeur ; ils avaient achevé leurs études ensemble... et même... mais ceci, il ne fallait pas le répéter : l'ambassadeur avait eu de la chance de l'avoir pour ses derniers examens.

**

Je sentais que peu à peu ma mine à moi aussi s'épanouissait, que mes yeux s'écarquillaient, que ma bouche béait. Je me mettais au diapason... silencieux et admiratif de mes co-auditeurs. Qu'on y songe donc : un homme qui tutoyait des ambassadeurs !

C'était pour le moins un très haut fonctionnaire... ou bien un puissant banquier... peut-être un des Rothschild (je le crus lorsqu'il évalua les finances européennes)... ou bien encore un illustre magistrat... ou même un intime du premier ministre (qui ne se le fût figuré en l'entendant déclarer, très détaché, en homme habitué : « J'ai fait dire à Doumergue ou à Mussolini... »)

En tout cas, quel qu'il fût, c'était quelqu'un, et, pareil à mes braves voisins que trop vite j'avais traité de « paysans », paysan comme eux, je sentais grandir mon respect à chaque tour de roue qui nous rapprochait de la capitale. Ce Monsieur, au moment où nous brûlions la gare de Renens nous eût demandé notre voix pour les élections... que nous eussions voté comme un seul homme pour lui !...

**

Parfois, sans doute, un léger soupçon venait m'effleurer, essayait d'égraigner la candide confiance de mon émerveillement. Je me demandais comment on pouvait être si « calé » que cela en tant de domaines ? J'avais bien, autrefois, entendu parler des Pic de la Mirandole et autres maîtres « docteurs en toutes choses... et quelques autres encore », mais je n'en avais jamais fréquenté d'aussi près, et ma satisfaction n'allait point, sans parfois, une pointe timide de doute.

Je songeais alors que cette érudition ébouriffante était en somme fort vague, que les affirmations, pour être catégoriques, n'étaient pas appuyées. Mes oreilles, même, ô horreur ! avaient été authentiquement écorchées par deux ou trois cuirs de bonne qualité.

Mais en revanche, comme ce Monsieur très chic secouait avec distinction la cendre de sa cigarette ! comme il rajustait savamment son lorgnon ! comme il nous fixait avec une sereine assurance ! comme il pinçait prétenctieusement ses mots ! comme il mesurait dignement ses silences ! comme toute sa personne respirait superbement une élégante condescendance !

Non ! Il n'était pas possible que ce ne fût point quelqu'un... mais là... quelqu'un de très bien... de très chic... de très haut !... L'ambassadeur... le ministre ! Oh ! oui, pour sûr, c'était quelqu'un...

Mes compagnons pensaient comme moi... ou bien je pensais comme mes compagnons. En tout cas lorsqu'il descendit à Lausanne, avec un dernier regard protecteur, tous nous nous sentîmes portés à le saluer jusqu'à terre.

**

Quand je dis « tous », je fais erreur. Il y avait au bout de la banquette, un petit Monsieur, que je n'avais pas remarqué d'abord et qui, loin de partager l'admiration générale, avait poussé parfois l'irrévérence jusqu'à sourire, voire, une fois, jusqu'au haussement d'épaules. Un envieux sans doute.

En sortant, sur le quai, je me pus m'empêcher de l'aborder :

— Vous connaissez ce Monsieur très chic qui parle si bien ?